

VENDEMIARE PARIS

24 DEC 1937

Vérité, que de crimes...

par Alex. Tocqueville

M. Jean Guehenno n'est pas content. M. Jean Guehenno a lu, comme tout le monde, une lettre ouverte de M. André Gide, publiée dans La Flèche ; cette lettre contenait une allusion à Vendredi, journal « fondé par des écrivains et des journalistes et dirigé par eux », allusion qui n'était rien moins que flatteuse puisque l'auteur du Voyage en U. R. S. S. (aller et retour) classait ce journal auquel il avait collaboré jadis parmi ceux qui refusent « la liberté de la pensée et de l'expression de la pensée ». M. Jean Guehenno, qui est un grand sentimental, n'a pas apprécié ce... « retour de Vendredi », et il le montre en ripostant à ces deux ou trois lignes de M. Gide par un article de trois colonnes.

Certes, l'auteur de Caliban parle ne dit rien qui puisse m'étonner quand il écrit ce qui suit : « Je n'attribuai jamais à votre pensée politique aucune importance » : mais pourquoi ne pas l'avoir proclamé il y a trois ans, au moment de la conversion retentissante de M. Gide au communisme ? A cette époque, les amis de M. Jean Guehenno s'étaient servis sans vergogne de cette conversion, laissant soigneusement dans l'ombre l'incompétence notoire du néophyte

Malgré tout, il y a des remarques pertinentes et qui portent, dans l'article indigné de M. Jean Guehenno : quand il observe que M. Gide est incapable de se soumettre à la discipline qu'exige une cause commune, il touche du doigt l'un des aspects les plus stériles, les plus décevants de cet esprit protestant, de cet esprit anarchiste, de cet esprit littéraire. Toutefois, reprocher à Gide de préférer les causes particulières aux causes communes, c'est risquer de susciter une nouvelle équivoque : il est en effet des causes particulières dont l'importance — même collective — dépasse celle des causes prétendument communes. Cause particulière que celle du capitaine Dreyfus, sacrifié à cette cause commune que l'on nomme raison d'Etat : si M. Guehenno avait songé à cet exemple, il aurait peut-être conçu quelque doute sur la valeur de son argumentation...

Pourtant, M. Guehenno n'est pas un homme de parti, pas plus que ses amis ; non pas qu'ils aient décelé la vanité définitive de cette formation en partis qui ne peut plus que fausser les réalités politiques et sociales : en fait, M. Guehenno et ses amis ne sont pas des « partisans », des hommes de parti, parce que — je cite — ils sont pris entre trois grands partis, dévoués à tous les trois ». En un mot, ce sont des « super-partisans ».

Cette découverte affaiblit singulièrement l'impression produite par l'article de M. Guehenno : on finit par se dire que, même quand il a raison contre M. Gide, ce n'est pas M. Gide qui a tort. Car M. Guehenno ne défend pas la vérité (comme il le prétend à un moment donné pour oublier tout de suite après), il défend une formation politique : M. Gide, lui, quand il dénonce le mensonge du communisme, défend l'homme. Encore une cause « particulière » sans doute, mais qui vaut à mes yeux mille fois plus que les causes « communes » fondées sur des considérations politiciennes.